



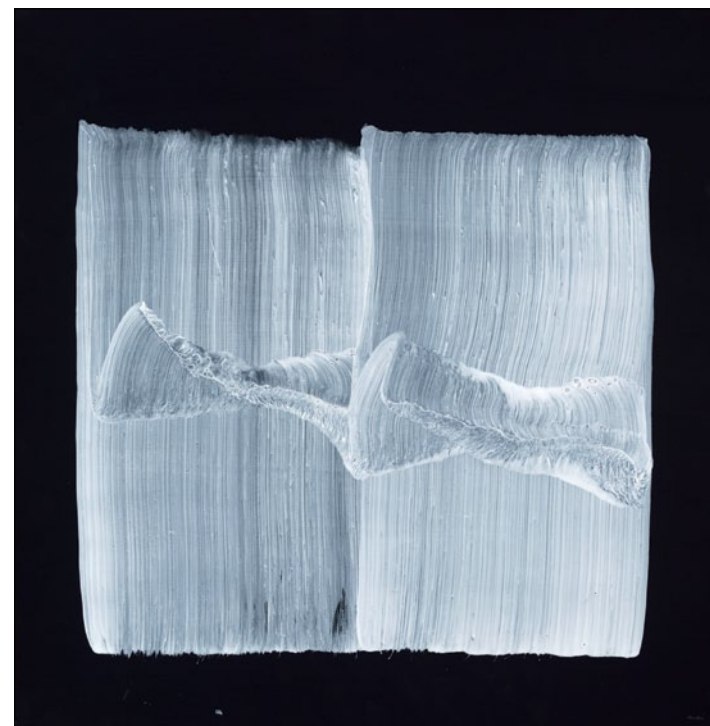
Portrait de Najia Mehadji

© Leila Ahoumi

La mystique incarnée

Qu'advient-il quand une extrême délicatesse épouse une incontestable puissance ? Une œuvre hypnotique, dénuée du moindre soupçon de violence, animée par la force des origines, et qui court depuis une trentaine d'années. Dans les œuvres de Najia Mehadji, aucune autre ambition avouée que celle de rendre compte de ce qui transcende, par-delà les frontières du temps et de l'espace.

Propos recueillis par Vanina Tarnaud
Photos : DR



Vague
Najia Mehadji
Technique : gouache sur papier,
50 x 50 cm, 2016.



Danse Mystique
Najia Mehadji
Technique : gouache sur papier,
50 x 50 cm, 2010.

Au cœur d'Ivry, Najia Mehadji pense, crée, peint, dessine, écoute Bach en boucle. Dans cet atelier à l'allure monastique, depuis seize ans, l'artiste franco-marocaine, à l'élégante sensualité, enfante une œuvre tout en mouvement, en souffle, en verticalité.

Comment se conjuguent en vous la France et le Maroc ?

Najia Mehadji : Cela m'a très tôt ouverte à toutes les civilisations, bien qu'il n'existait guère de contact affectif entre mes parents (en France) et mes grands-parents à Fès. Parfois l'été, je passais du temps là-bas. Le Maroc a été la découverte, pour la petite parisienne, de l'art islamique, du blanc de la chaux qui m'a très vite émue. Quand il y avait des fêtes, dans le sud marocain, les femmes trempaient leurs pinceaux balais dans la chaux et faisaient des « dripping » à la Pollock, des formes très synthétisées d'arbres, ou d'arborescence, entre figuration et abstraction.

Quand j'ai commencé à y vivre partiellement il y a vingt-cinq ans, les bouteilles de Coca en décoration dans les échoppes, me faisaient naturellement penser à Warhol. Ma vision était transversale. Après mon bac en 68, j'ai étudié les arts plastiques et le théâtre expérimental à la fac de Vincennes. Disciplines très complémentaires parce que concernant la gestualité du corps. C'était l'époque du Living Theater de Peter Brook (avec lequel j'ai travaillé à l'époque). Il n'était alors pas question d'un théâtre de représentation.

Vous avez pourtant choisi la peinture ?

Najia Mehadji : Oui. Je ne sais pas d'où cela vient. C'est un grand mystère. L'attrance pour la peinture est singulière, un double désir, celui de faire avec ses mains et celui de s'isoler pour faire cela, exactement. Magie de voir apparaître l'image sur la toile dans ce silence. C'était peut-être encore plus fort lorsque j'étais enfant.



Sublimation (d'après « La Valse » de Camille Claudel)
Najia Mehadji
Technique : peinture acrylique sur toile,
160 x 200 cm, 2017.



Drape (d'après « El Espolio » du Greco)
Najia Mehadji
Technique : peinture acrylique sur toile,
190 x 165 cm, 2012.

Comment définiriez-vous le fil rouge de votre œuvre ?

Najia Mehadji : Trouver l'axe. Ma culture multiple m'a donné l'envie de synthétiser, de réaliser cette verticalité. C'est partout dans mon travail, y compris dans la symétrie de certaines formes. Cela induit aussi le cadre nécessaire, une contrainte qui crée la liberté. À l'occasion d'une table ronde au musée Camille Claudel, j'ai été subjuguée par la beauté érotique, pulsionnelle du drapé enveloppant les deux corps de *La Valse*. Or, dans la première version présentée par Claudel à l'époque, les valseurs étaient nus. Levée de boucliers ! Elle a donc sculpté ce drapé, extraordinaire explosion de lave. La contrainte permet le dépassement de soi, l'invention. En ce sens, la commande est quelque chose de très important ; elle m'oblige à sortir d'une pratique, du connu. C'est parfait, j'ai horreur de l'habitude.

Qu'est-ce qui vous pousse chaque matin sur ce chemin ?

Najia Mehadji : Être artiste c'est simple, on ne décide pas. On ne fait pas ce qu'on veut : ça nous tombe dessus. On est incapable de faire autre chose, une forme de handicap par rapport au social. Au départ, il y a un désordre, quelle qu'en soit la nature. C'est cela qui donne l'envie de créer. On pourrait dire que c'est une histoire de conscience du monde qui nous entoure, de sensibilité accrue aux vibrations qui donne envie de faire quelque chose qui compte. Cette hyper-conscience représente le cadre intérieur qui pousse à réinventer sa liberté. Parce que l'hyper-conscience c'est douloureux aussi. Nous, artistes, sommes des passeurs :

une chose qui a existé auparavant nous traverse et nous la portons à la lumière. Quand je pense à Rothko, à Matisse, ce sont comme mes grands-pères. À chaque choc esthétique, quelque chose entre dans mon corps, dans mon mental, que je restitue quand je travaille, inconsciemment.

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

Najia Mehadji : Sur la vague. Le flux et le reflux, comme une métaphore du retour aux sources pour aller vers l'universel. Je travaille sur le souffle : chaque mouvement de la vague est fait dans une expiration. Ce qui me touche inexorablement, c'est une présence qui n'est pas une représentation. Quand j'entends la voix, le murmure, le souffle de Glenn Gould sur les Variations Goldberg, je sais qu'il est complètement dedans, là. Être ainsi nous rend plus vulnérables parce que plus exposés aux vagues, mais incroyablement forts de cette présence à l'instant.

L'œuvre de Mehadji résonne telle une incarnation jubilatoire à ces mots de Nietzsche : « *Il faut encore avoir du chaos en soi pour pouvoir enfanter une étoile qui danse.* » Difficile de s'arracher à cette présence absolue, mais il le faut pour que revienne le silence fertile sur l'atelier de Najia. D'ici, bientôt, jailliront des vagues verticales, chargées de la mémoire du Monde, et dont l'écume lumineuse donnera à voir l'espoir nécessaire.

www.najiamehadji.com

“ L'attrance pour la peinture est singulière, un double désir, celui de faire avec ses mains et celui de s'isoler pour faire cela, exactement.. ”

NAJIA MEHADJI

Une rétrospective de l'œuvre de Najia Mehadji « *La Trace et le Souffle* » se tiendra du 29 juin au 4 novembre 2018, au Musée d'Art Moderne de Céret.



Drapé (d'après « La Valse » de Camille Claudel).
Najia Mehadji
Technique : peinture acrylique sur toile,
167 x 145 cm, 2015.